

**ENQUETES ETHNOGRAPHIQUES
D'ARMAND LUNEL**

Par Roger KLOTZ

On sait qu'Armand Lunel s'est toujours intéressé à l'ethnographie ; c'est une discipline à laquelle il a été initié très tôt par son grand-père, Albert Lunel, dont le musée personnel constitue un des décors de Nicolo-Peccavi ; on peut également considérer J'ai vu vivre la Provence comme une médiation littéraire écrite par un ethnographe averti. Entre 1899• le moment des souvenirs enfantins évoqués par le roman, et 1962, l'année où paraît l'ouvrage sur la Provence, Armand Lunel a pu acquérir, sur le terrain, sa culture ethnographique.

Il semble que l'attrait de Lunel pour les enquêtes ethnographiques ait pu se développer à partir du moment où il a été nommé professeur au lycée de Monaco. Nous avons ainsi pu noter qu'il avait été amené à travailler sous la direction de Georges-Henri Rivière, dans le cadre des activités du musée des Arts et traditions Populaires à Paris. Nous savions en effet que Lunel devait préparer un ouvrage sur le comté de Nice ; cette étude était destinée à la collection La vie populaire des provinces françaises qui publia par ailleurs l'ouvrage de Fernand Benoit sur La Provence et le Comtat-venaisin ; le livre de Lunel ne devait pas voir le jour. Pourtant, lorsqu'en janvier 1939 la radiodiffusion d'Etat décide de préparer une émission sur le comté de Nice, elle charge Lunel d'en réunir les éléments et d'en assurer la présentation ; Georges-Henri Rivière devait, en sa qualité de conservateur du musée des Arts et Traditions Populaires, lui apporter son concours, on comprend donc que nous ayons pu retrouver, au Musée des Arts et Traditions Populaires à Paris, le manuscrit de l'évocation radiophonique d'Armand Lunel sur Nice et son terroir. Ce qui est intéressant ici, c'est que Lunel puisse donner au résultat de ses recherches une forme originale ; peut-être rejoint-il ainsi Victor Segalen qui n'a écrit Les immémoriaux, son roman ethnographique sur les Tahitiens, qu'après avoir réuni une importante documentation sur l'Océanie. L'enquête ethnographique semble donc nourrir l'univers imaginaire ; pour diffuser ses connaissances et ses rêves, Lunel utilise ici une forme d'expression moderne. Cet écrivain, ouvert au monde de la radio, s'intéresse également à l'univers du musée ; de 19⁷ à 19⁹" Lunel a collecté 32 objets ethnographiques pour le compte du Musée municipal de Menton ; nous avons pu répartir ainsi les objets dont Lunel a dressé l'inventaire :

- objets agricoles	50 %
- ustensiles de ménage	31,25 %
- objets de pêche	15,63 %
- gravure	3,1 %

	100 %

Nous avons également pu noter que presque 44 % des outils agricoles collectés concernent l'exploitation du citron ; ainsi, par l'enquête ethnographique, Lunel fait peut-être apparaître une racine de la fête mentonnaise du citron ; il souligne ainsi qu'un élément important du tourisme a un fondement dans les traditions rurales. On comprend ainsi qu'Armand Lunel se soit effectivement intéressé à la fête du citron et qu'il ait pu écrire, pour les festivités de 1950, le livret de Barba Garribo, sur une composition de Darius Milhaud ; il présente ainsi lui-même son oeuvre :

"Parmi toutes les manifestations prévues, la pièce principale, autour de laquelle graviteront toutes les autres, sera Barba Garribo, divertissement inédit sur des thèmes populaires mentonnais dont j ' ai écrit le scénario et dont la musique ne pouvait être mieux confiée qu'a mon ami de toujours,

Darius Milhaud, le maître de la Suite Provençale et du Carnaval d'Aix. Mais qui est donc Barba Garribo ? Dans le dialecte local. Barba est le titre noble de l'oncle et Barba Garribo est ainsi, dans la légende, le grand oncle de tous les Mentonnais, comme sa fidèle compagne Tante Tomasine

est la grand-tante de toutes les Mentonnaises ; et, comme Philémon et Baucis, tous deux incarnent la jeunesse éternelle des vieillards des temps heureux. A eux donc aussi l'honneur de servir d'exemple joyeux et de donner une leçon d'espérance à la jeunesse d'aujourd'hui ! A eux de nous rappeler à tous, avec les chansons d'autrefois, les secrets d'un bonheur perdu !"

Il faut d'abord noter que, chez Lunel, l'ethnographie débouche sur la création artistique ; elle donne ainsi une assise plus solide à son enracinement ; ici, c'est la connaissance du dialecte mentonnais qui permet à Lunel de mettre en valeur, en collaboration avec Darius Milhaud, un certain nombre de chansons folkloriques. Ce qu'il faut souligner enfin, c'est ce besoin de retrouver dans les chansons d'autrefois "les secrets d'un bonheur perdu" on retrouve ici ce besoin qu'a Lunel de rechercher le bonheur dans l'évocation du passé ; ainsi, le recours à l'ethnographie s'explique ici de la même façon que le recours à l'histoire ; Armand Lunel est un sentimental qui a tout aussi bien besoin d'évoquer l'affaire Dreyfus à Carpentras avec Nicolo-Peccavi que la fête mentonnaise du citron avec Barba Garribo.

C'est peut-être dans ce contexte que l'on peut situer une communication faite par Lunel au 1er Congrès international de folklore, tenu à Paris du 23 au 28 août 1937 à l'école du Louvre ; on peut souligner ici que Lunel profite des vacances scolaires pour participer à un congrès ; on peut également noter l'intérêt certain que l'auteur porte à ce qui touche le folklore et l'ethnographie. La communication est datée du jeudi 26 août et porte sur Un procédé archaïque de battage observé dans les Alpes-Maritimes. Le titre appelle déjà quelques commentaires : la communication part d'une observation directe ; elle va d'abord être un témoignage de ce que l'auteur a pu voir en se promenant dans l'arrière-pays niçois ; peut-être Lunel a-t-il pu faire ses observations en présence de l'archéologue Barbera avec qui il se promenait souvent : Lunel cite en note un témoignage de son collègue, ce qui laisse penser que l'archéologue avait, au moins, eu connaissance du sujet de la communication. Le mot archaïque doit également, dans le titre, retenir notre attention ; en effet, Jean Cusenier souligne, dans L'art populaire en France, la différence entre archaïsme et survivance en rappelant que, pour l'anthropologue, "l'archaïsme véritable est l'affaire de l'archéologue et des préhistoriens", en se fondant sur l'exemple des jeux de cartes ; Jean Cusenier peut expliquer ce qu'il appelle "l'illusion d'archaïsme" :

"Elle vient de ce que nous essayons de mettre de l'ordre dans un immense matériel, comme si celui-ci était orienté vers un terme connu : les portraits du jeu actuel. Les pièces qui, dans la chronologie, occupent une position plus ou moins proche de celle des portraits actuels mais qui sont dissemblables sont alors globalement considérées comme des "survivances."

Le sujet se trouve précisé : il s'agit de l'observation d'une survivance ; de même, l'intention semble claire : il s'agit en quelque sorte d'une mise en ordre ; Lunel a besoin de garder trace de ce qui, dans le présent, est une trace du passé ; mais, en même temps, il apparaît comme esprit logique, à la recherche de la clarté ; c'est que, pour lui, l'ethnographie est sans doute un moyen de comprendre l'homme.

La composition est claire : Lunel décrit d'abord le procédé observé ; il le compare ensuite à d'autres méthodes de battage utilisées dans le comté de Nice ; c'est de cette comparaison qu'il pourra dégager sa conclusion. On retrouve ici à la fois ce désir de garder trace du passé et ce besoin de comprendre.

La première partie permet d'abord de situer le lieu d'observation : il s'agit de Moulinet, un petit village de montagne, situé à 12 km de Sospel, dans la vallée de la Bévéra ; Lunel insiste en outre sur les difficultés de l'accès :

"La route qui vient de Sospel est accidentée ; quant à la route du haut, qui va vers Turini et la crête de Peira-Cava, elle a seulement 9 ans au moment où Lunel fait sa communication et elle ne présente qu'un "intérêt touristique et militaire" ; Lunel souligne donc que l'agglomération forme cul-de-sac. Il s'agit donc d'un village qui a peu de communication avec l'extérieur ; on comprend donc que tout cela ait éveillé la curiosité de l'ethnographe.

Lunel apporte sur le village d'autres précisions : la disposition des diverses cultures en terrasse autour du village, l'éloignement des fromageries et des champs communaux de lavande, tout cela confirme bien que nous avons affaire à une agriculture de montagne ; Lunel note ensuite que "le village a encore son four banal", précisant ainsi à la fois qu'il s'agit d'une survivance et que cette communauté villageoise semble un peu repliée sur elle-même ; il précise enfin que la population est rude et travailleuse ; il apporte ici des éléments psychologiques qui, s'ajoutant aux éléments du paysage, vont permettre d'expliquer la forme des outils et les méthodes de travail.

Lunel décrit alors une méthode de battage du blé observée un an avant son exposé, dans un vallon situé à un kilomètre du village :

"Sur la terrasse même où le blé avait été moissonné, le ménage avait établi un enclos au moyen de grands draps formés de toiles de sac cousues les unes aux autres, un drap servant de tapis, les autres d'enceinte ; longueur 3 m, largeur k m, hauteur 1 m approximativement. Les mêmes draps servent pour le gaulage des olives et portent parfois le nom de cendrés du fait qu'ils sont utilisés également pour faire la lessive et la cendre de bois. Au milieu de l'enclos, une dalle inclinée à $^{\circ}5$ degrés. L'homme et la femme étant installés dans l'enclos, l'opération se faisait en deux temps : l'homme séparait d'abord le grain en frappant chaque fois une poignée d'épis sur la dalle, et la femme, reprenant les épis, détachait ensuite le restant du grain en les frappant avec une bagette. La quantité du grain ainsi récoltée et battue correspondait à la consommation familiale d'une année. Ayant interrogé l'homme sur l'ancienneté de ce procédé, il m'a répondu qu'autrefois on faisait fouler le blé par les boeufs ou les ânes. Il n'a jamais utilisé le fléau : mais j'ai pu observer au village la présence d'un tarare pour le nettoyage des grains."

La description comprend, on le voit, trois moments importants : il y a d'abord la description du lieu ; puis, Lunel décrit le travail proprement dit ; enfin, il pose des questions sur l'ancienneté du procédé. La description répond donc à une certaine logique.

En précisant que le battage se fait sur le lieu même de la moisson, Lunel rappelle que l'on a ici peu de place pour le travail en plein air ; cela provient de ce que le paysage a un caractère montagnard. Le regard de Lunel est ensuite attiré par ces grands draps, formés de toiles de sac, qui constituent l'enclos et qui servent aussi pour le gaulage des olives et pour la lessive ; l'ethnographe souligne ainsi ce besoin d'avoir des outils polyvalents.

L'interrogation est elle aussi intéressante : Lunel a parfaitement senti qu'il s'agissait là d'une survivance ; la réponse permet de souligner qu'il y a là l'utilisation d'un procédé original, dans un village qui a connu la technique du foulage par les animaux et où l'on possède un tarare ; l'originalité du procédé provient de ce que cet agriculteur n'a jamais utilisé le fléau. C'est cette enquête initiale qui éveille la curiosité de Lunel.

La comparaison, qui fait l'objet de la seconde partie, est le résultat de recherches diverses ; il y a d'abord des enquêtes orales menées au cours de l'année ; ces dernières permettent de dire que le procédé le plus ancien utilisé dans le comté de Nice est bien "celui du piétinement par les animaux". Lunel a ensuite lu Le voyage en France d'Ardouin-Dumazet ; il a recueilli le témoignage de L. Barbéba ; il a fait d'autres observations sur le terrain ; il résulte de tout cela que le procédé observé à Moulinet se retrouve dans la vallée de la Vésubie, dans la vallée de la Roya et au plateau Saint-Martin. Lunel note cependant l'utilisation du fléau, au plateau Saint-Martin, par un ménage piémontais. Il déduit de tout cela :

"L'usage du fléau a du être importé dans les Alpes-Maritimes, il y a au moins une cinquantaine d'années, par des taillandiers ambulants. Mais il ne s'est pas généralisé partout, comme le prouvent les observations faites à Moulinet, au plateau Saint-Martin et au Golf de Sospel, où subsiste ce procédé si original et, semble-t-il, bien local, de battage par percussion avec toutes sortes de petites variantes d'un endroit à l'autre."

Cette étude sur la survivance d'un procédé archaïque a donc conduit Lunel à se demander quelle pouvait être l'origine de l'usage du fléau ; il est intéressant qu'il puisse penser à une importation par des taillandiers ambulants ; ainsi, Lunel lie l'évocation des méthodes de travail à la circulation de la main-d'œuvre. Nous sommes ici aux confins de l'ethnographie et de la réflexion économique. La communication de Lunel reste dans le cadre strict de l'ethnographie mais on sent qu'il y a, derrière l'observation, une réflexion plus vaste.

Si Armand Lunel a une vaste culture ethnographique, c'est d'abord parce qu'il est un observateur précis et méthodique ; c'est ensuite parce qu'il sait écouter, parce qu'il sait tirer profit des enquêtes orales ; c'est enfin parce que cet humaniste fait de l'observation une méthode pour mieux comprendre son environnement culturel. On trouve donc, dans cette interrogation des paysages et des travaux de la terre, une médiation parfaitement méditerranéenne qui cherche à souligner les liens qui unissent l'homme à ses origines, l'homme à son terroir.

14 et 15 décembre 1932.

CONFERENCE INTERNATIONALE "Vers un nouvel urbanisme. Pour le renouveau des villes et villages. Charleroi (Belgique).

Thèmes abordés :

- "Le coût de la désurbanisation",
- "Un nouvel art urbain ?",
- "L'avenir de nos paysages"
- "L'aménagement multidimensionnel".

Pour PROPOSER UNE COMMUNICATION ou pour tout RENSEIGNEMENT :

Direction Générale de l'Aménagement du Territoire et du Logement

Mademoiselle Nathalie HARDY (081/ 33 25 52) ou Monsieur Marc SCHEPERS (tél. 081/33 21 37) rue des Brigades d'Irlande, 15100 NAMUR (JAMBES) Fax : 081/33 21 10.